

E. Gaillard, 1932, *Histoire toponymique et alpine du Mont Pourri*, Extrait de la *Revue Alpine* (1^{er} trimestre), Imprimerie du Salut Public (Lyon), 20 pages.

E. GAILLARD

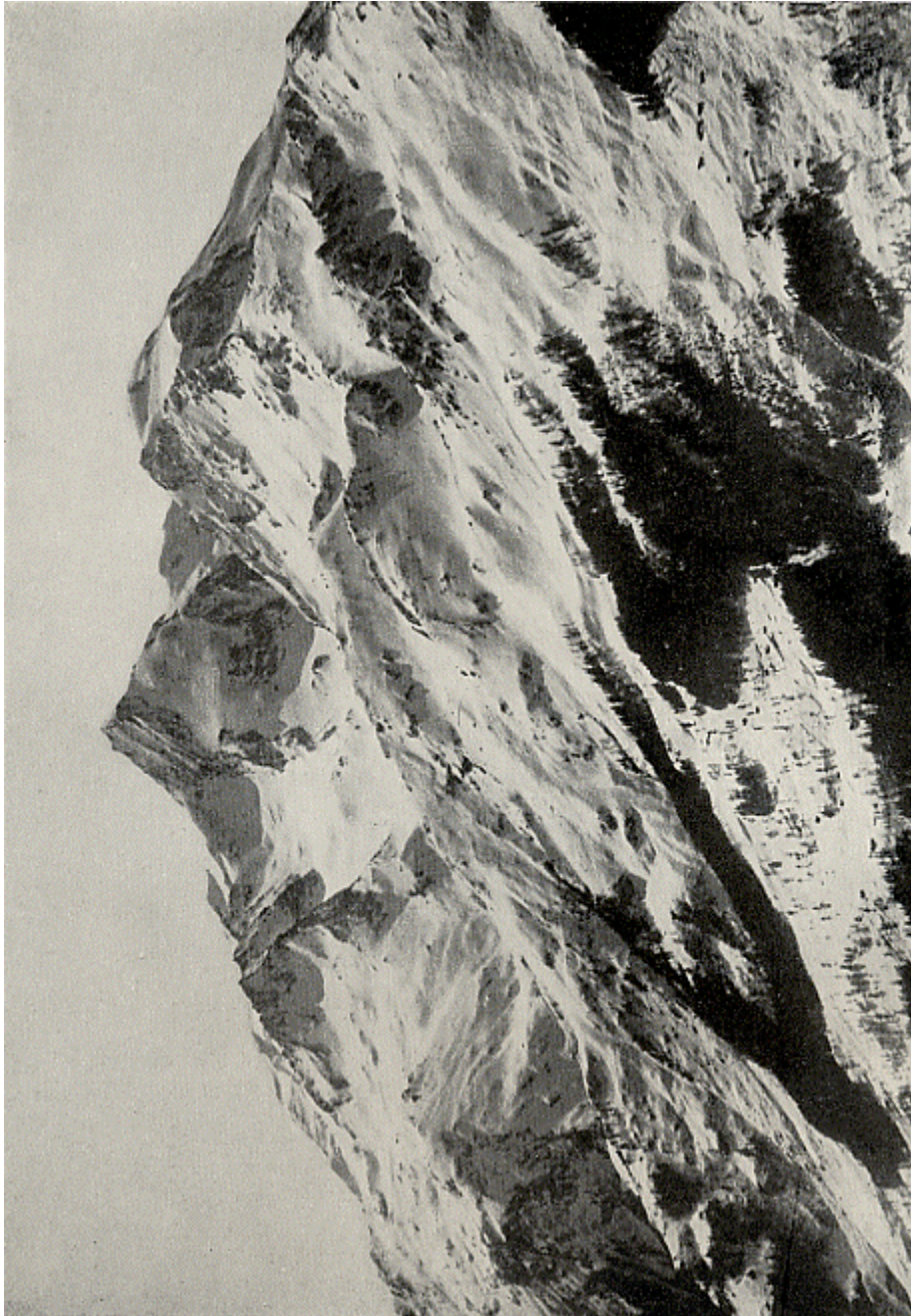
Histoire toponymique et alpine
du
MONT POURRI

Extrait de la « *Revue Alpine* »
(1^{er} trimestre)



LYON
IMPRIMERIE DU "SALUT PUBLIC"
71, rue Molière, 71

1932



Le MONT POURRI en hiver

Histoire toponymique et alpine

du

MONT POURRI ⁽¹⁾

I. — LES VICISSITUDES DU NOM

La toponymie du Mont Pourri a déjà fait l'objet d'une étude approfondie de W.-A.-B. Coolidge, parue ici même en 1911 ⁽²⁾, sous le titre « Les Grands Sommets des Alpes de la Tarentaise ». A une étude de ce maître en matière d'histoire alpine, entreprise avec la minutie qui lui était habituelle, on ne saurait ajouter grand'chose, et il s'agirait peut-être de ne rapporter ici que les rares détails qui ont pu lui échapper ou ceux qu'il a volontairement négligés dans une étude d'ensemble. Toutefois j'ai pensé qu'il était préférable, pour le lecteur, de refondre entièrement les observations contenues dans l'article de la *Revue Alpine* de 1911 avec celles qui résultent de mes recherches personnelles, afin de présenter un essai homogène et plus complet de l'histoire toponymique de cette fière montagne.

Le Mont Pourri, qui est certes l'une des plus belles cimes de la Savoie, a longtemps été ignoré par les géographes, et cela est d'autant plus curieux qu'il dresse son admirable architecture juste en face du Petit-Saint-Bernard, qui fut, de tout temps, un des passages

⁽¹⁾ Cette étude formera un chapitre d'un livre actuellement en préparation : « *Les Grandes Cimes de Maurienne et de Tarentaise* ».

⁽²⁾ Et dont les prémices en avaient été données par M. Paillon, dans une courte *Revue historique* de son article *Le Mont Pourri*, R. A. 1895, pp. 226-9.

les plus fréquentés des Alpes. Cette cime a certainement été remarquée et admirée par les nombreux voyageurs qui franchissaient ce col, mais, mal identifiée, elle n'a été signalée par aucune carte avant le XVIII^e siècle.

Encore n'est-ce pas sur une carte que nous la voyons enfin figurer, mais seulement sur le cadastre sarde de 1730, où paraît la première mention du nom actuel. Dans le Procès-verbal des limites de la commune de Peisey, il est dit que « *Leguille de mont Pourry* » confine aux communes de Peisey, Hauteville-Gondon et Villaroger. Nous voyons aussitôt qu'il ne s'agit point là du Mont Pourri actuel qui ne confine pas à ces trois communes, mais seulement d'un de ses satellites Nord, probablement l'Aiguille du Saint-Esprit qui peut, en effet, se trouver sur leur commune limite.

Ce procès-verbal dit, d'ailleurs, que la commune de Villaroger confine à celle de Peisey « *de Legullie (sic) de mont Pourry par les glassiers qui se trouvent entre ces deux territoires par la longueur de 990 trabucs⁽³⁾ jusqu'à la Pointe des Rochers des Platières où finissent les dits confins et commencent ceux de Tigne d'avec le dit Peisey ainsy que l'impracticabilité des dits glassiers et montagnes a permis de mieux reconnaître les dits confins.* » Or cette longueur de 990 trabucs représente un peu plus de 3.000 mètres, c'est-à-dire justement la distance entre l'Aiguille du Saint-Esprit et le Dôme des Platières, ou plutôt de la Sache, car il est probable que les Rochers des Platières du cadastre désignent l'ensemble formé par les Dôme des Platières et de la Sache et par la Grande Parei. Quoi qu'il en soit, le terme *Mont Pourri* existait dès cette époque dans la nomenclature des montagnes de la région. Cependant il va de nouveau disparaître, et il faudra attendre plus d'un siècle avant de le voir revenir dans un document.

Au mois d'août de l'année 1751⁽⁴⁾, l'Anglais Needham, accompagnant l'ambassadeur britannique à la Cour de Turin, Lord Rochford, fit un voyage dans les Alpes du Val d'Aoste et de la Savoie. Des mines de Peisey, il se rendit à Entre-deux-Eaux par un itinéraire à peu près rectiligne, et en passant, dit-il, par le Mont Tourné.

Au cours de cet itinéraire, le Mont Pourri n'a pu échapper à ces voyageurs, comme étant la montagne la plus remarquable et paraissant la plus élevée ; aussi peut-on raisonnablement supposer que Needham fait allusion au Mont Pourri lorsqu'il dit que le *Mont Tourné est la montagne la plus élevée de l'Europe*.

En tous cas, ce Mont Tourné, dont le nom est évidemment emprunté aux pâturages et au col de la Tourne, fut aussitôt classé, sur la foi du court récit de Needham, parmi les grandes cimes de l'Europe, et aussi bien G.-S. Gruner⁽⁵⁾ que B. Studer⁽⁶⁾ le mentionnèrent. Il n'est pas jusqu'aux poètes qui ne se soient emparés de cette montagne, assez mal identifiée — comme le sera par la suite son émule le Mont Iseran — et dans son poème « *The Alps* », G. Keate le nomme pêle-mêle avec le Saint-Gothard, le Mont-Cenis et le Grand-Saint-Bernard.

Mais cela est du domaine des poètes, c'est-à-dire de l'imagination. Avec H.-B. de Saussure, nous entrons dans celui des savants. Décrivant sa descente du Col du Bonhomme à Séiez, faite en 1792, mais qu'il avait déjà effectuée à diverses reprises, Saussure signale, sans le nommer, le Mont Pourri en ces termes : « Du côté de l'Est, la vallée de l'Isère paraît terminée ou barrée par une haute montagne, située au-dessus du village de Sainte-Foy. »⁽⁷⁾

Il faut arriver aux opérations géodésiques pour la mesure d'un arc du parallèle moyen, effectuées en 1821-23, pour entrer dans l'ère des véritables précisions géographiques. Ici, il s'agit de cartes et de panoramas et, sur ces documents, on ne saurait se payer de mots. Sur un panorama exact surtout, et ceux annexés aux deux volumes des *Opérations Géodésiques* le sont à l'égal d'un document photographique⁽⁸⁾, tous les accidents du sol sont reconnaissables ; malheureusement, ce qui clochait encore en 1821, c'était la nomenclature. C'est néanmoins un sujet d'admiration que de voir comment les auteurs s'en sont tirés. On sait que ces panoramas furent pris de six de leurs points de stationnement, qui avaient été choisis de manière que, de chacun d'eux, trois des autres au moins soient visibles. Sur les panoramas figurent donc souvent

⁽⁵⁾ *Die Eisgebirge des Schweizerlandes*, Berne, 1760. Vol. II, p. 25.

⁽⁶⁾ *Geschichte der physischen Geographie der Schweiz*, Berne et Zurich 1863, p. 391.

⁽⁷⁾ *Voyage dans les Alpes*, § 2227.

⁽⁸⁾ Ils ont, en effet, été exécutés à la chambre claire de Wollaston, qui n'est autre qu'un appareil photographique, sur le verre dépoli duquel on dessine la vue.

⁽³⁾ Le trabuc valait 3 m. 08.

⁽⁴⁾ Ou peut-être 1752. Voir mon article intitulé « *Simple hypothèse sur l'itinéraire de Needham* », dans la *Revue Alpine* 1900, pp. 289-96.

les mêmes massifs, mais vus de points très différents et parfois très éloignés, sous des aspects très divers, et il fallait vraiment une connaissance approfondie du terrain, chose rare à l'époque, pour reconnaître les mêmes cimes sous des formes très différentes sur chaque panorama. Ce qui est certain, c'est que l'on ne relève pas d'erreur notable, sauf, précisément, en ce qui concerne le Pourri. La carte générale de l'ouvrage nomme le Mont Pourri « *Mont Chaffe Quarre* » par confusion avec la Grande Casse, mais, ce qui est curieux, le Mont Pourri, bien visible de Rochemelon et du Mont Thabor, figure sur les panoramas de ces deux sommets, très bien dessiné et bien en place, sous le nom de *Mont Bernier*⁽⁹⁾, nom qui était, à l'époque, appliqué au Sommet de Bellecôte⁽¹⁰⁾.

En 1828, Brockedon, à la recherche du fameux mont Iseran — auquel le Capitaine Corabeuf avait donné l'altitude de 4.045 mètres et dont il avait calculé les coordonnées géographiques fort exactement, mais il s'agissait, dans l'espèce, aussi bien pour l'altitude que pour les coordonnées, du Grand Paradis — Brockedon donc, sans ce souci de ces coordonnées, crut trouver ce Mont Iseran dans le sommet le plus élevé de la région et, sans hésiter, il applique, sur le terrain, ce nom au Mont Pourri, celui-ci étant bien effectivement le sommet dominant⁽¹¹⁾. Il le figure en outre, mais cette fois sans lui donner de nom — peut-être n'était-il pas bien sûr de son identification et pensait-il qu'une certaine réserve était ici de mise — sur sa planche 4, donnant le panorama du Petit-Saint-Bernard.

En 1833, Brockedon fait allusion deux fois à notre sommet (pp. 29⁽¹²⁾ et 129 de ses *Journals of Excursions in the Alps*), mais il n'est pas encore très fixé sur son nom, et il préfère le taire. Toutefois, dans son article publié par le *Blackwood's Magazine* de mai 1838 (p. 244) il se décide à nommer ce beau sommet⁽¹³⁾, et il

⁽⁹⁾ Aux numéros 36 du premier et 60 du second.

⁽¹⁰⁾ Sur la carte de Raymond, parue en 1820, Bellecôte est déjà désigné sous le nom de Mont Bernier. C'était le Mont Bellentre de Stagnoni.

⁽¹¹⁾ *Illustrations of the Passes of the Alps*, pp. 6 et 9.

⁽¹²⁾ « A notre descente du Chapiu, un objet se présenta d'une beauté singulière, une montagne dans la direction de la Vanoise fut aperçue, trônant sur les chaînes plus basses de la Tarentaise : elle semble être une énorme pyramide de neige ; ses arêtes aiguës étaient brillamment illuminées par le soleil couchant : c'était une chose si belle qu'une fois vue, elle ne pouvait être oubliée. »

⁽¹³⁾ « Trônant au-dessus de cette sombre vallée (la vallée de l'Isère entre Bourg-Saint-Maurice et Sainte-Foy) se dresse l'une des montagnes les plus grandioses des Alpes pour sa

reproduit l'erreur des Opérations Géodésiques en l'appelant le Chaffe Quarre, nom qu'il adoptera définitivement et qu'il indiquera à plusieurs reprises dans la première édition (1838) du *Guide Murray*, à propos des environs de Sainte-Foy (p. 279), de la vue du Col du Bonhomme (p. 304), de la situation de mines de Peisey (p. 317) et de la position du hameau de la Gurra (p. 318).

Les erreurs sont tellement tenaces que le nom de Chaffe Quarre, qui appartient sans conteste à un contrefort de la Grande Casse, continue à être appliqué au Pourri à travers les éditions successives du *Guide Murray*, jusqu'à la 18^e — parue en 1891 et revue par W.-A.-B. Coolidge — concurremment avec le nom de Pourri et même celui de Thuria, qui viendra enrichir encore la nomenclature de notre sommet.

Le nom de Chaffe Quarre appliqué au Pourri se retrouve encore sur la carte annexée à l'ouvrage de G.-L. de Bartolomeis « *Notize topografiche e statistiche sugli Stati Sardi* », Turin 1840-7.

En 1840, dans sa *Théorie des Glaciers de Savoie* (p. 47)⁽¹⁴⁾, le Chanoine Rendu donne, le premier, le nom de Mont Pourri au sommet principal de notre montagne : « Le haut du Mont Pourri, qui borde la vallée de Tignes en Tarentaise, présente un grand plateau recouvert d'une puissante croûte de glace qui, au lieu de s'écouler par des couloirs le long des flancs de la montagne, descend par cascades au sommet de rochers taillés à pic. Le glacier de Lagurraz est un des plus curieux parmi ceux des Alpes ».

Malgré cela, en 1843, un Anglais, A.-T. Malkin, se rendant de Bourg-Saint-Maurice à Val d'Isère, et sans doute plus familier avec les ouvrages de Brockedon, qu'il cite, qu'avec celui du Chanoine Rendu, reprend la fameuse appellation de Chaffe Quarre⁽¹⁵⁾ pour le Mont Pourri, dont il signale, lui aussi, les glaciers qui dominant le village de la Gurra. Il est vrai qu'un peu plus loin, dans

hauteur et l'une des plus belles pour sa forme — sa vaste masse de neiges et de glaciers est surmontée d'une pyramide triangulaire du blanc le plus pur, aux arêtes aiguës comme une figure géométrique. Je l'ai aperçue au cours de mes voyages de plusieurs points ; la première fois, en traversant le Bonhomme — elle est toujours l'objet le plus frappant — mais je n'ai jamais pu trouver deux personnes d'accord pour lui donner un nom. Au-dessus de Bourg-Saint-Maurice on l'appelle la Montagne de Paisey ; dans la vallée du Doron, le Planey et planteri ; dans le val de Tignes, le Mont de Tignes ou Mont Sainte-Foy, et sur la carte des Opérations Géodésiques Mont Chaffe Quarre. Sa forme, se reconnaît instantanément lors qu'elle est visible et elle ne peut s'oublier. »

⁽¹⁴⁾ Voir la *Revue Alpine* 1908, p. 40.

⁽¹⁵⁾ Voir *Alpine Journal* XV, p. 127.

son Journal il s'exclame, non sans dépit : « In short, the names of the mountains are almost inextricable. » Nous l'en croyons sans peine.

Les cartes sardes de 1841 et de 1846 sont muettes en ce qui concerne le Pourri.

La grande carte sarde au 50.000^e, levée en 1853⁽¹⁶⁾, inaugure une nouvelle appellation. On lit, en effet, sur la feuille 29 (Valgrisanche), le nom de Mont Thurio⁽¹⁷⁾ à la place du Mont Pourri. Toutefois les topographes qui avaient rédigé cette carte avaient relevé le nom de Pourri et l'avaient inscrit en deux points : d'abord sur la crête de ce que nous appelons aujourd'hui Mont de la Gurra, qui borde les Glaciers de la Gurra au Nord-Est et qu'ils nomment *Mont Pourry* ; ensuite au Nord du *Pas du Carreau Blanc* (le Col d'Entreporte d'aujourd'hui) où ils inscrivent le *Roc Pourry*.

La même année que Malkin effectuait son voyage, un autre Anglais, G.-D. Forbes identifiait le Pourri comme étant l'Aiguille de la Vanoise, c'est-à-dire la Grande Casse⁽¹⁸⁾.

Enfin Mortillet, un savoyard cette fois, écrit en 1855, dans la première édition de son *Guide en Savoie* (p. 252) : « En montant [de Sainte-Foy] on a devant soi à droite vers le Sud une magnifique cime neigeuse au sommet de laquelle personne, dit-on, n'est parvenu encore : c'est le Mont Pourry ou Thurria ».

Dans sa première édition du *Guide de Savoie*, parue en 1860, Joanne répétera exactement la même phrase, mais, pour la faire sienne davantage, il ajoutera aux deux noms cités par Mortillet celui de Chaffe Quarre une fois encore !

Gottlieb Studer publie en 1855 son panorama du Col de la Galise et, certainement inspiré par Mortillet, il inscrit au-dessus de notre cime les noms « Mont Pourry od. Mont Thurria od. Aiguille

⁽¹⁶⁾ C'est la première carte générale géographique qui donne une nomenclature de notre massif. La carte de Borgonio de 1683, indiquait bien un *M. de la Gran Parey* et une *Aiguille Rouge* ; la révision par Stagnoni de cette carte en 1772 remplaça Aiguille Rouge par *M. dell Arc*, mais tout cela ne se rapporte qu'aux satellites du massif et non au point culminant. Toutes les autres cartes antérieures à celle de 1853 sont muettes sur celui-ci.

⁽¹⁷⁾ Le Procès-verbal des limites de la commune de Villaroger pour le cadastre de 1730 indiquait déjà un Nant de Turio, nom que la carte sarde reproduit avec celui des chalets de Thurio ; c'est le Ruisseau appelé de nos jours Nant de Thuria, issu du glacier de ce nom et se jetant dans l'Isère en face de la Thuile de Sainte-Foy.

⁽¹⁸⁾ Voir la réimpression par W. A. B. Coolidge de ses *Travels through the Alps of Savoy* 1900, pp. 181 et 221.

Rousse ». Dans son texte⁽¹⁹⁾ toutefois, publié en 1856, il n'emploie que le nom de Mont Pourri (pp. 25, 29 et 31-2).

En 1861, lorsque Mathews va s'occuper de notre cime, il saura déjà qu'elle a pour vrai nom celui de « Mont Pourri »⁽²⁰⁾. Cependant, en 1863, T.-G. Bonney écrivant le 3 avril à John Ball⁽²¹⁾ rapporte que l'Abbé Chamonin, alors recteur de l'hospice du Petit-Saint-Bernard dit que le pic que l'on voit du Petit-Saint-Bernard (le Mont Pourri) est appelé par quelques personnes le « Mont Saint-Esprit ». Aujourd'hui ce nom, sous la forme d'Aiguille du Saint-Esprit, est donné à la cime 3.393 m. située au Sud du Col du Pourri ou Grand Col, entre celui-ci et le Col des Roches. On sait qu'il vient de ce que les pâturages situés au pied de cette cime, sur le versant de Peisey, appartenaient autrefois à la confrérie du Saint-Esprit⁽²²⁾.

En 1867, A. Favre⁽²³⁾ écrit dans sa description du panorama dont on jouit du Col du Bonhomme : « une des montagnes qui attire particulièrement l'attention est située au-dessus de l'ouverture de la vallée étroite et profonde qui s'étend des Chapius au Bourg-Saint-Maurice. On la désigne souvent, à tort, sous le nom de Mont Iseran : c'est la Roche Pourrie, qui s'élève sur la rive gauche de l'Isère, près du Bourg-Saint-Maurice ».

Ainsi s'affirme peu à peu la prédominance du terme Mont Pourri sur les autres appellations ; les noms de Chaffe Quarre et d'Aiguille de la Vanoise rejoindront la cime qu'ils n'auraient jamais dû quitter, la Grande Casse, et qu'ils quitteront d'ailleurs aussitôt, le premier pour disparaître dans les limbes de l'oubli, le second pour émigrer sur une cime inférieure du voisinage ; le nom de Mont Iseran, après s'être longtemps fixé sur un sommet imaginaire, s'appliquera tout bonnement au col qui unit Val d'Isère à Bonneval et au Signal voisin et, quant à celui de Thuria, il servira simplement à désigner — mais plus tard — ce que l'on pourrait appeler l'Epaule Nord du Pourri, c'est-à-dire l'extrémité septentrionale de son arête Nord, le sommet 3.615 m.

⁽¹⁹⁾ *Mittheilungen der naturforschenden Gesellschaft*, Berne (N° 480-84).

⁽²⁰⁾ La petite carte des Alpes Graies de J. J. Cowell, insérée dans *Vacation tourists and notes of travel in 1860* (p. 239), paru en 1861, indique en bonne place le Mont Pourri.

⁽²¹⁾ Renseignements particuliers de W. A. B. Coolidge.

⁽²²⁾ Voir dans *La Montagne*, 1907, pp. 64-72 le très remarquable article de H. Mettrier, sur l'Aiguille du Saint-Esprit.

⁽²³⁾ *Recherches géologiques*, Tome III, p. 54.

C'en est fini des hésitations ; à partir de 1868, l'appellation de Mont Pourri sera seule employée, bien qu'il soit regrettable — dira plus tard quelque alpiniste — qu'une aussi belle montagne ait un aussi vilain nom.

II. — L'EXPLORATION ⁽²⁴⁾

A la fin de 1861, le Mont Pourri était toujours dans l'attente de son premier visiteur.

William Mathews l'avait étudié en 1860 depuis l'Aiguille de la Grande Sassièrè, où il était monté le 5 août, et du sommet de la Grande Casse, qu'il avait atteint trois jours plus tard.

En 1861, avec F.-W. Jacomb et les guides chamoniards Jean-Baptiste et Michel Croz, W. Mathews revient en Savoie. Le 13 août, ils font tous ensemble l'ascension du Ruitor, d'où le Pourri fait un si bel effet, et ils admirent la montagne convoitée et, dès lors, ardemment désirée, tout le long de leur descente jusqu'à Sainte-Foy, où ils viennent loger à l'Hôtel du Mont Blanc, « auberge qui sent fortement la Tarentaise, mais supérieure de plusieurs degrés à celle de Tignes », écrira Mathews.

Le matin du 14 ⁽²⁵⁾, ils vont en quête de renseignements sur leur montagne auprès des habitants de Sainte-Foy, et ils apprennent qu'aussi bien de ce côté que de celui de Peisey le Pourri est *absolument inaccessible*. Diable ! Voilà qui devient intéressant ! On expédie les guides à la Thuile de Sainte-Foy, pour essayer d'engager un chasseur de chamois, nommé Ruet, — que Murray indique comme connaissant bien les montagnes de son district —, ou, à son défaut, quelque autre guide. Pendant ce temps, Jacomb et Mathews vont s'allonger à l'ombre des noyers, dans les prairies du village, ces prairies si fraîches, où coulent les ondes claires des ruisselets d'irrigation ; et là, ils examinent longuement le sommet rêvé. Résultat : les indigènes pourraient bien avoir raison.

Mais voici les guides de retour. Tous les chasseurs de la Thuile sont à la chasse, Ruet compris. Toutefois les deux

chamoniards rapportent un renseignement : ils ont appris que, s'il y a un passage possible pour atteindre le Pourri, c'est en partant du lac de Tignes.

Mathews, qui avait vu le vallon de la Sache, de l'Aiguille de la Grande Sassièrè, savait qu'en partant du lac de Tignes on rencontrerait sur sa route l'obstacle de ce ravin qui descend aux Brévières et celui de la crête qui sépare les deux vallons ; il pensa judicieusement qu'il n'était pas utile d'aller jusqu'au lac mais que, des Brévières il suffirait peut-être de remonter le vallon de la Sache.

L'année précédente, le 5 août, W. Mathews avait d'ailleurs traversé le col de la Sache avec Michel Croz, à la suite d'une erreur commise dans le brouillard. Il voulait, en effet, se rendre de Champagny à Tignes par le col du Palet. Arrivé à ce col, au lieu de descendre sur le lac de Tignes, il descendit dans le vallon de Peisey jusqu'au chalet d'Entrelai, où il s'aperçut de son erreur et d'où, par le col de la Sache, il regagna Tignes. La voie lui était par conséquent en partie connue.

En route donc pour les Brévières. La caravane y arrive à cinq heures de l'après-midi. Là, on trouve le curé jouant aux boules avec quelques habitants du pays. On engage la conversation et l'on s'informe du Pourri. Un des villageois « d'une insupportable volubilité » dit qu'il le connaissait bien, qu'il était allé jusqu'à quelques pas du sommet et qu'il y conduirait volontiers la caravane. On l'engage, et l'on part à 6 h. 20, pour aller coucher aux Granges du Marais.

Dès que le Pourri commença d'être visible, les Anglais demandèrent à leur guide improvisé de leur montrer le point qu'il avait déjà atteint. L'homme se mit à bredouiller, se troubla et finit par montrer un endroit situé à quatre heures du sommet, en supposant que, de ce point jusqu'à la cime, on puisse monter sans difficulté, ce qui était loin d'être probable.

L'individu fut aussitôt congédié et, tandis que la caravane se rendait au Marais, il s'en revint aux Brévières ⁽²⁶⁾, profondément dégoûté de ces gens qui voulaient à tout prix des précisions.

⁽²⁴⁾ L'histoire alpine du Mont Pourri a déjà fait l'objet d'une courte étude (pp. 125-9) dans l'excellente monographie que R. Godefroy consacra au *Massif du Mont Pourri* dans *l'Ann. S. T. D.* 1900, pp. 94-155.

⁽²⁵⁾ Tous ces renseignements sont extraits du récit publié par W. Mathews dans *Peaks, Passes and Glaciers*, 2^e Série, Vol. II, sous le titre *The Alps of the Tarentaise*.

⁽²⁶⁾ L. Bérard, que nous retrouverons plus loin dans ce récit, a écrit dans le *Bull. C. A. F.* 1876, p. 168 : « Un de nos amis, Eugène Moris, qui, il y a vingt ans avait, bien avant M. Matthews (sic), presque touché la cime (du Pourri), était malheureusement retenu par une blessure au pied ». Si, comme il y a lieu de le croire, il s'agit ici de l'homme des Brévières, on voit que, malgré la leçon reçue, il n'avait rien perdu, vingt ans après, de son assurance.

Mathews et son ami passent aux Granges du Marais une soirée délicieuse, vue superbe, coucher de soleil romantique, clair de lune irréel, souper exquis, terminé par plusieurs bols de cet excellent produit, bien connu des alpinistes, que Mr Tuckett avait chanté dans le récit de son voyage, en Valpelline, et qui porte les noms de fleurette, brousse, ou simplement de crème ; là-dessus, un bienfaisant repos leur est promis par du foin odorant et abondant, dans un coin du chalet ⁽²⁷⁾.

Le lendemain ils s'élèvent vers la crête sommitale, mais, trompés par les apparences, ils la rejoignent beaucoup trop à gauche, vers le Sud, si bien qu'après l'avoir suivie à droite ils aboutirent, non pas au sommet du Pourri, mais au Dôme de la Sache, à près de deux kilomètres trop au Sud. Ils avaient fait ce que Michel Croz appelait *une grande bêtise*. Grande désillusion en tous cas, et nouvelle étude du terrain, après quoi l'on arrive à cette conclusion que la vraie route au sommet part du vallon de Peisey.

On discute un instant pour savoir si l'on descendra de ce côté afin de faire au moins une tentative au Pourri, et les guides le voudraient bien. Mais Mathews et Jacomb ont d'autres projets en tête. L'Hôtel du Mont Blanc à Aoste les attire, et le charme est tel qu'ils n'hésitent pas à revenir coucher à Tignes pour franchir le lendemain le col de la Gailletta (Col de Rhêmes-Golette d'aujourd'hui). Toutefois ils fuient l'Auberge de Saint-Roch de triste mémoire ⁽²⁸⁾ et échouent, sur le conseil d'un homme auprès de qui ils se sont renseignés dans un chalet, chez un nommé Constant Arnaud, dont l'Auberge ne vaut guère mieux.

A Aoste, la caravane se scinde en deux. Jacomb part avec Jean Croz pour le massif du Mont Blanc et W. Mathews se rend à Turin avec Michel Croz.

Nous verrons une autre fois comment il en revint, et comment il clôtura cette belle série de courses — oh ! l'heureux temps où tout était exploration nouvelle ! — par la première ascension du Dôme de Polset.

⁽²⁷⁾ Ce n'était pas la première fois que les Granges Martin abritaient des touristes. Deux voyageurs anglais, King (l'auteur de *The Italian Valleys of the Pennines Alps*, 1858, Londres) et sa femme, y étaient déjà passés précédemment, se rendant de Sainte-Foy au lac de Tignes.

⁽²⁸⁾ Mathews était descendu à l'Auberge Saint-Roch, chez Florentin Revial en 1859, et il en a donné une suggestive description dans *Peaks Passes and Glaciers*, 2^e Série, Vol. II, pp. 350-1.

Du sommet de celui-ci, le Pourri ne fut pas oublié. Mathews et Croz en scrutent attentivement la face qui les regarde, qui est celle du vallon de Peisey, et, pour autant qu'ils en puissent juger à cette grande distance, ils estiment qu'elle permet tous les espoirs.

Aussi, le lendemain, lorsque W. Mathews, rentrant à Londres, quitte Michel Croz à la gare de Chamousset, il le presse d'aller essayer dès que possible le versant de Peisey et de découvrir la voie d'accès. Le guide promet et, dès le 3 octobre de cette même année, il se rendit dans le val Peisey pour coucher aux chalets d'Entre-deux-Nants, sur le versant méridional du col de la Chale. Le lendemain il partait seul à quatre heures du matin et, « *par un trajet bien difficile* », il parvenait au sommet à midi.

Quel itinéraire Michel Croz a-t-il suivi ? Celui qu'il fera prendre l'année suivante à ses voyageurs, à savoir le Col du Pourri, le Col des Roches, le Glacier des Roches, l'Epaule et la crête Ouest jusqu'au sommet. Remarquons de suite que cet itinéraire est entièrement dissimulé à la vue depuis le Dôme de Polset ⁽²⁹⁾. L'excellente description qu'en donnera Mathews ⁽³⁰⁾ permettra de le suivre sur la carte, en attendant qu'il devienne l'une des voies les plus fréquentées du Pourri.

Mais il est curieux de remarquer que Michel Croz qui, avec son sûr instinct de parfait montagnard, avait su trouver du premier coup, sur le terrain, la route compliquée qui devait le mener à la cime, n'a jamais su donner la moindre indication pratique sur cette route.

Il avait écrit à W. Mathews qu'il était parvenu au sommet *par un trajet bien difficile*. Sur le carnet original de 1862 de T. G. Bonney, on lit que, lorsqu'ils se trouvèrent cette année-là sur le Col du Pourri, Croz dit à Bonney que, l'année précédente, « il avait pris de là par une crête à droite ⁽³¹⁾ mais que cette fois-ci la caravane pouvait passer par le glacier » — ce qu'ils firent — pour atteindre le Col des Roches. Bonney croyait plus tard se rappeler que Croz lui dit avoir pris cet itinéraire à cause de l'époque avancée de la saison à

⁽²⁹⁾ L'itinéraire visible de Polset est celui de la face Sud de l'Epaule, celui qu'on a appelé depuis le chemin Pocard et que Mathews et Croz devinèrent grâce à leur admirable intuition.

⁽³⁰⁾ Dans *l'Alpine Journal*, I (1863-4), pp. 112-120.

⁽³¹⁾ C'est-à-dire les rochers du flanc Est de l'Aiguille du Saint-Esprit.

laquelle il fit sa course, et parce qu'il n'aimait pas trop s'aventurer seul sur un glacier très crevassé⁽³²⁾.

Dans le *Zeitschrift des D. Œ. A.*, 1896, p. 203, K. Blodig donne les renseignements suivants : « Croz a monté d'Entre-deux-Nants par une arête qui s'étend vers l'Ouest, et un couloir avoisinant. Rochers très difficiles et taille de marches sans fin. Tel fut le compte rendu court mais excellent que cet homme entreprenant donna à Chamonix et à Moûtiers »⁽³³⁾. Nous ne sommes guère de l'avis de Mr K. Blodig ; si le compte rendu est court, en effet, il est loin d'être excellent et il est, en tous cas, impossible de reconnaître dans l'itinéraire que Croz fera suivre à ses voyageurs en 1862 les *rochers très difficiles et la taille de marches sans fin*. Mais, ainsi que l'a fait remarquer R. Godefroy⁽³⁴⁾, Croz suivit cette route en octobre, alors que le glacier était découvert et les rochers entièrement dépourvus de neige sans doute.

Au début donc du mois d'août 1862, W. Mathews et le Rév. T. G. Bonney arrivent en Tarentaise. Le 3, ils descendent chez Mayet, à l'Hôtel des Voyageurs, à Bourg-Saint-Maurice. Le 4, avec leurs deux guides habituels, les Croz, ils montent à pied à Peisey, par une chaleur étouffante et non sans avoir fait de nombreuses haltes. L'auberge de Peisey, à l'enseigne de « A la Réunion des bons Amis » était alors tenue par un aveugle, nommé Jean Baudin et sa femme⁽³⁵⁾. Par une heureuse coïncidence, Jean Baudin se trouvait à la montagne à un chalet qu'il possédait à Entre-deux-Nants, où Croz avait couché l'année avant et où Bonney et Mathews, décidèrent d'aller passer la nuit. Après avoir pris à l'auberge des provisions consistant en pain, fromage et vin — le reste il faut le monter de Bourg — la caravane, augmentée d'un mulet qui porte les provisions, monte coucher aux chalets d'Entre-deux-Nants, qui avaient déjà hébergé Croz l'année précédente.

Départ le lendemain à trois heures et demie. La caravane monte vers le col de la Châle, puis, appuyant à droite, elle gagne le

plateau des petits lacs au-dessus duquel se dressera vingt-cinq ans plus tard, l'éphémère refuge du col du Pourri. Montant vers l'Est, elle atteint ce col et y fait halte pour déjeuner pendant 1 h. 10 min.⁽³⁶⁾. Puis, traversant le col du Pourri, elle prend pied, de l'autre côté, sur le Glacier du Col. Elle remonte, ensuite, le glacier jusqu'au col des Roches. Une courte descente sur l'autre versant mène notre caravane au vaste amphithéâtre supérieur du Glacier des Roches qu'elle va contourner par la gauche. Elle s'élève ainsi progressivement, de manière à n'avoir que peu à monter pour atteindre l'Epaule, d'où, par la croupe supérieure et son versant Nord, elle gagne le sommet à 11 heures précises, c'est-à-dire en 4 h. 50 min. de marche, depuis le Col du Pourri ce qui constitue un horaire normal, excellent pour une première ascension.

A quelques pas au Sud de la cime se dresse, sur l'arête Sud, le petit cairn érigé par Michel Croz dix mois auparavant. Pendant que les deux guides lui ajoutent quelques pierres pour le transformer en une pyramide plus digne d'un tel sommet, W. Mathews dresse ses appareils, théodolite et baromètre, et il constate que la Grande Casse est le point culminant de toutes les montagnes environnantes, et que le Pourri vient aussitôt après, avec une altitude de 12.491 pieds anglais, soit 3.797 mètres. Si l'on veut bien se rappeler que l'altitude aujourd'hui admise est de 3.788 mètres, on accordera à W. Mathews un juste tribut d'admiration pour la précision de ses calculs⁽³⁷⁾.

⁽³⁶⁾ Coolidge dit à deux reprises (*R. A.* 1904, p. 48 et p. 49) que Mathews atteignit la crête à 10 minutes au Sud du Col du Pourri. C'est là, à mon sens, une fausse interprétation des notes manuscrites de Mathews, que Coolidge avait entre les mains. Il est tout à fait invraisemblable que la caravane de 1862, comme toutes les caravanes ultérieures, ne se soit pas dirigée sur le col lui-même, en remontant le petit vallonement qui y aboutit depuis le plateau des lacs, ce col étant très nettement marqué et assez ensellé. Le « point situé un peu plus haut que le col » dont veut parler Mathews est, très probablement, le petit plateau du glacier du Col que l'on atteint en allant du col du Pourri au col des Roches et d'où en effet, à la descente, il faut une dizaine de minutes pour atteindre le col du Pourri. Rien, dans le récit de Mathews n'indique que ce point, qu'il passe d'ailleurs entièrement sous silence dans sa rédaction définitive de l'*Alpine Journal* se trouve sur l'arête. Ce léger point d'histoire alpine a son intérêt car, si l'interprétation Coolidge était vraie, elle entacherait d'une petite erreur d'itinéraire la voie traversée par Croz qui est au contraire une merveille d'harmonieuse exactitude.

⁽³⁷⁾ ce qui fait le grand intérêt de ces calculs, c'est que à l'époque où Mathews a déterminé l'altitude du Pourri, il n'y avait aucune autre cote calculée dans le massif que celle de l'Aiguille Rouge 2.778 m., sur la carte sarde. Corabeuf, qui avait calculé trigonométriquement l'altitude des grands sommets de la région : le Grand Paradis, 4.045 m. (altitude qu'on a appliquée ensuite à tort au Mont Iseran, d'où la fameuse légende), la Grande Sassièra, 3.762 m. (au lieu des 3.746 m. qu'on lui accorde aujourd'hui), la Grande Casse 3.863 m. (au lieu des

⁽³²⁾ Renseignements particuliers de W. A. B. Coolidge.

⁽³³⁾ K. Blodig, dans une lettre adressée le 17 mai 1910, à W. A. B. Coolidge, et dont ce dernier nous a donné connaissance à l'époque, nous apprend qu'il a reçu tous ces renseignements de son ami feu L. Purtscheller, mais qu'il ignore absolument où celui-ci les a pris.

⁽³⁴⁾ *Annuaire S. T. D.*, 1900, p. 126, note.

⁽³⁵⁾ Cette auberge se trouvait au chef-lieu de Peisey. Une fille de ce Jean Baudin vit encore à Peisey, mais elle naquit bien après 1862.

La caravane suivit à la descente le même trajet jusqu'au col du Pourri. Là elle se divisa, de manière à faire une exploration plus complète des voies d'accès. W. Mathews et Jean Croz descendent par le vallon de Thuria à Villaroger, puis par le chemin qui aboutit à l'Isère entre Sainte-Foy et Sééz ; Jacomb et Michel Croz descendent, par le vallon de l'Arc et la forêt de Malgovert, directement à Bourg-Saint-Maurice, où ils arrivent quelques minutes seulement avant leurs compagnons, ayant employé 8 h. 20 min. de marche effective depuis le sommet ⁽³⁸⁾. Ainsi, trois voies d'accès avaient été inaugurées, se réunissant toutes au Grand Col ou Col du Pourri : de Peisey, de Sainte-Foy par Villaroger et le vallon de Thuria, de Bourg-Saint-Maurice par le Nant de Pisse-vieille et les chalets de l'Arc ⁽³⁹⁾.

Avant d'entreprendre la descente, W. Mathews avait placé dans un creux de rocher, près du sommet, assujetti sur une planchette et recouvert d'une pierre plate, un thermomètre à minima à alcool dont on n'entendra plus parler.

Six années devaient en effet s'écouler avant que le Pourri ne vît de nouveau des hommes fouler les pierres de sa cime. Le 22 août 1866, H. T. Mennel, avec J. M. Claret essaya bien d'y parvenir par

3.861 m. actuels), avait négligé, on ne sait pourquoi, le Pourri, qui est cependant, en altitude, la deuxième cime des Alpes de Maurienne et Tarentaise. Ce n'est qu'en 1864 que les officiers topographes français calculèrent à leur tour la cote 3.788 m. actuellement admise pour le Pourri. La cote Mathews a été obtenue barométriquement.

⁽³⁸⁾ A titre indicatif, je signale que, le 27 juin 1905, dans une tentative au Pourri, par l'itinéraire Mathews, arrêtée près de l'Epaule par le mauvais temps, nous avons mis, de l'ancien refuge du Pourri au col du Pourri : 30 min. ; de là au col des Roches 1 h. 15 min. ; et de là près de l'Epaule : 2 h. 5 min. Le franchissement d'une crevasse ouverte sous l'Epaule nous avait donné beaucoup de mal, puisque, au retour, où nous pûmes la franchir en sautant, nous ne mîmes que 35 min. depuis le point le plus haut atteint ce jour-là jusqu'au col des Roches ; de ce col à Bourg-Saint-Maurice : 4 h. 50 min. de marche effective. Le 5 juillet 1905, montés en 9 h. 15 min. de marche effective de Nancroît au sommet du Pourri, par le chemin Pocard, nous mîmes à la descente, par l'itinéraire Mathews, 6 h. 25 min. de marche effective pour aller du sommet à Bourg-Saint-Maurice. Ce sont des horaires rapides ; l'itinéraire Mathews est un peu lent ; il est vrai que W. Mathews était arrivé directement d'Angleterre à Bourg-Saint-Maurice et que son ascension du Pourri était sa première course de l'année. On peut considérer 7 heures de marche, tous arrêts déduits, comme l'horaire normal pour descendre du Pourri à Bourg-Saint-Maurice.

⁽³⁹⁾ Les renseignements sur l'ascension Mathews sont extraits de son article publié dans l'*Alpine Journal* N° I, pp. 112-120, accompagné d'un croquis assez précis, eu égard aux faibles connaissances que l'on avait alors de cette région de haute montagne.

l'arête Nord, mais on ne saurait dire s'ils atteignirent même le début de cette arête, le Mont Thuria ⁽⁴⁰⁾.

Mais ce n'est que le 26 juin 1868 que Horace Walker, accompagné des guides suisses Melchior Anderegg et J. Jaun, parvint au sommet du Pourri ⁽⁴¹⁾. Ils avaient suivi l'itinéraire Croz jusqu'au col des Roches et là, au lieu de descendre sur le Glacier des Roches au Sud, ils étaient montés par la croupe neigeuse vers l'Est qui aboutit au Mont Thuria, dont ils faisaient la première ascension. Ensuite par l'arête rocheuse et dentelée, puis neigeuse, ils se dirigeaient vers le Sud jusqu'au point culminant.

La quatrième ascension devait être faite par un montagnard de la région, Joseph Pocard, de Peisey ⁽⁴²⁾, qui, dans le courant de l'année 1873, découvrit l'itinéraire qui devait être, par la suite, le plus fréquemment suivi et que l'on appelle encore aujourd'hui le chemin Pocard. C'est celui que Mathews et Croz avaient prévu, en 1861, depuis le sommet du Dôme de Polset. Il emprunte le versant Sud du contrefort Sud-Ouest et rejoint l'itinéraire Mathews à l'Epaule. Au début, l'on prenait les rochers de cette face du contrefort au point d'écoulement des eaux et... des pierres ; et, comme cet endroit était plutôt lisse et poli par ces éléments, on y avait placé une échelle pour surmonter les premiers mètres très raides et sans prises ; on appelait par suite cet endroit le Pas de l'Echelle ⁽⁴³⁾, et j'ai vu se maintenir cette appellation bien longtemps après la disparition, définitive de cette échelle... si toutefois elle a jamais existé. Aujourd'hui, on se tient à gauche de ce point et l'on

⁽⁴⁰⁾ D'après les renseignements particuliers de W. A. B. Coolidge, qui échangea une correspondance sur ce sujet avec H. T. Mennel. Le 16 mars 1910, W. A. B. Coolidge m'écrivait : « M. Mennel croit qu'il a gagné le premier Col de Mathews (Grand Col) puis traversé 3.393 (l'Aiguille du Saint-Esprit) pour gagner le 2^e col de M. (Col des Roches) puis monté à 3.615 (Mont Thuria) ». L'improbabilité de ce parcours pour quelqu'un qui veut monter au Pourri est évidente. Il nous parut, à Coolidge et à moi-même, à la suite de cette correspondance avec M. Mennel, que celui-ci n'alla guère plus loin que l'Aiguille du Saint-Esprit. La première ascension de ce sommet lui reviendrait donc, et non à M. Delahet, qui n'y monta qu'en août 1893 (voir Godefroy, p. 129).

⁽⁴¹⁾ D'après des lettres adressées les 15 et 17 novembre 1801 par H. Walker à W. A. B. Coolidge.

⁽⁴²⁾ M. H. Mettrier a écrit une biographie de J. Pocard, qui sera probablement publiée dans le courant de cette année. Pocard était un ancien ouvrier mineur, né en 1814. Il était berger des grânes quand, à l'âge de 59 ans, il s'avisa de gravir seul, le Mont Pourri, par curiosité, semble-t-il. (Renseignements de M. H. Mettrier).

⁽⁴³⁾ C'est du moins ce que m'a dit autrefois le guide V. Mangard.

s'élève dans des terrasses herbeuses, qui sont partiellement à l'abri des chutes de pierres.

Le 2 juillet 1874, Mlle Brevoort et son neveu W. A. B. Coolidge, accompagnés du guide Christian Almer père et des porteurs, P. Michel fils et R. Kaufmann de Grindelwald, partirent des chalets de Thuria et, remontant la rive droite du glacier de ce nom, atteignirent par son versant Nord-Ouest le Col de la Gurra, ouvert dans l'arête Nord-Est du Mont Thuria ; par cette arête, ils gravirent ce sommet, qui recevait ainsi sa deuxième visite, mais par un itinéraire nouveau. La caravane poursuivit, par la route Walker, jusqu'au sommet du Pourri ⁽⁴⁴⁾ et revint coucher aux chalets de Thuria en reprenant l'itinéraire de montée légèrement modifié sur le glacier de Thuria, qu'ils suivirent au lieu de le longer ⁽⁴⁵⁾.

Jusqu'ici un seul habitant de la région, Joseph Pocard, avait affronté notre montagne. En 1876, les guides Jean et Joseph Mangard, de Val d'Isère, suivent ses traces et descendent du Pourri par le chemin Pocard. Ce n'est qu'une reconnaissance pour la course collective de la Section de Tarentaise du Club Alpin Français qui aura lieu le 10 août de cette année et qui sera conduite par Joseph Pocard ⁽⁴⁶⁾, les deux Mangard et les trois Favre, de Peisey, à qui seront adjoints quatre porteurs ; les alpinistes de cette imposante caravane seront A. et L. Bérard, M. Garçon, E. Gonthier et A. Raymond ⁽⁴⁷⁾. Mais la reconnaissance des guides de Val d'Isère présente la particularité d'une voie nouvelle. S'ils sont descendus en effet du Pourri par le chemin Pocard, ils y sont montés par l'arête Sud gagnée en un point non déterminé, mais vraisemblablement en son point le plus bas. Ce versant était encore vierge alors, ainsi que l'arête Sud.

⁽⁴⁴⁾ Coolidge me dit un jour qu'il avait suivi cette arête Nord du Pourri seul avec Almer, pendant que sa tante attendait avec les porteurs au Mont Thuria ; il a, depuis, relaté ce fait dans *Alpine Studies*, p. 187. La caravane était accompagnée de la chienne Tschingel, qui resta au Mont Thuria également.

⁽⁴⁵⁾ Je ne cite que pour mémoire ici, et parce qu'à la suite de cette ascension on avait, pendant quelque temps, baptisé tout à fait à tort Pointe Gerber le Mont Thuria, l'ascension effectuée le 25 juillet 1874 par A. Gerber et S. Fries avec deux guides. (*Ann. C. A. F.* 1875, p. 790).

⁽⁴⁶⁾ Ce fut la seconde et dernière ascension du Pourri par Joseph Pocard qui quitta ensuite le pays. (Renseignements de M. H. Mettrier). On voit que ce ne fut guère qu'un guide occasionnel.

⁽⁴⁷⁾ *Annuaire du C. A. F.* 1876, pp. 137-50 et *Bull. C. A. F.* 1876, pp. 168-72.

La première caravane italienne qui vint visiter le Pourri ne put monter à la cime, mais elle traversa l'arête Sud en son point le plus bas, celui qu'on appellera plus tard la Brèche Puiseux. Elle était composée de L. Barale et G. Molgora, du guide A. Castagneri et de deux porteurs de Balme. Le 30 août 1877, elle monta à la crête par le versant Est, en partant du Glacier Sud de la Gurra, et, pressée par le temps, elle descendit dans le val Peisey par l'éperon rocheux qui sépare les Glaciers du Carro et du Pèdre, exécutant de la sorte une très remarquable traversée ⁽⁴⁸⁾.

Coolidge et les deux Almer, venant de Tignes par, le col de la Sachette, gagnent le 7 août 1878, le niveau du haut vallon de Peisey un peu en aval du lac de la Plagne. Quittant alors le sentier qui descend à Nancroît, ils montent à droite, auprès d'une belle cascade, jusqu'aux chalets de la Sévolière ⁽⁴⁹⁾. Ils ont mis 1 h. 30 min. depuis le sentier et, de la Sévolière, ils atteignent en 50 min les chalets d'Entre-deux-Nants, après avoir franchi la crête des Lanchettes ⁽⁵⁰⁾.

Le lendemain ils montent au Pourri par l'itinéraire Mathews et inaugurent une voie nouvelle à la descente : une fois sur le glacier des Roches, au lieu de remonter au col de ce nom, ils descendent le glacier jusqu'à son extrémité inférieure ; ils atteignent les premiers pâturages en 45 minutes et les chalets de la Sévolière en 1 h. 5 minutes depuis le sommet ! 1.630 mètres de différence de niveau en 65 minutes ! N'est-ce point là un formidable record ? surtout pour une époque où l'on ne se piquait point d'en établir et où le souci de prendre un train à une heure tyrannique ne se faisait pas encore sentir. Coolidge m'a souvent cité cette course comme extrêmement rapide et, sur ce point, j'ai toujours été de son avis.

E. RoCHAT avec J. Blanc-le-Greffier et V. Mangard fit le 13 août 1880, la première traversée du Pourri, du Sud au Nord, venant du Dôme de la Sache et atteignant le Mont Thuria. Le parcours de la partie de l'arête comprise entre le Dôme de la Sache et la Brèche Puiseux était effectué alors pour la première fois. C'est l'itinéraire

⁽⁴⁸⁾ *Ann. S. T. D.* 1900, note des pp. 127-8 et *Rivista Mensile* 1901, p.199.

⁽⁴⁹⁾ A propos de ces chalets et pour les chercheurs d'étymologies, je signale qu'ils portent le nom de la Chevalière en 1771 (Archives de la Savoie. Intendance de Tarentaise, Série C. 990).

⁽⁵⁰⁾ D'après une lettre de W. A. B. Coolidge, du 20 Juin 1905.

qui est aujourd'hui habituellement suivi lorsqu'on part des Brévières ou de Tignes.

Le versant Est, tapissé de glaciers imposants, devait tenter encore les alpinistes qui y cherchèrent une voie directe vers le sommet. Et c'est ainsi que, le 26 août 1894, A. Messimy, avec J. Blanc-le-Greffier, gravit les rochers de la face Sud-Est en direction de la cime. Mais rejeté vers la gauche par la nature même de la muraille, il atteignit l'arête Sud à 200 mètres environ au Sud du sommet, qu'il rejoignit de là par l'itinéraire de l'arête Sud ⁽⁵¹⁾.

Il restait encore à parcourir l'arête Est, celle qui forme le bord extrême Nord-Est de la face gravie par A. Messimy. C'est ce que fit M. H. Mettrier, avec les guides Jean-Marie et Auguste Blanc, le 30 juillet 1904. La caravane, partie à minuit 35 des Granges Martin, traversa le glacier de la Savine et remonta ensuite l'arête, qui sépare ce glacier de celui Sud de la Gurra, jusqu'à son extrémité. Elle gravissait ce dernier glacier en se dirigeant vers l'arête Est, qu'elle atteignit par un couloir dans la face Sud de cette arête. Les grimpeurs remontèrent entièrement l'arête qui, s'effaçant de plus en plus, aboutit au faite de la montagne à quatre minutes au Sud du sommet ⁽⁵²⁾.

L'exploration du Mont Pourri pouvait dès lors être considérée comme achevée. Elle s'était échelonnée sur une période de quarante-trois années.

Et voyez comme cette exploration semble avoir été régie tout entière par une loi harmonieuse : L'histoire alpine du Mont Pourri fut ouverte par le meilleur guide français de la période héroïque, celui dont le Cervin allait, cinq ans plus tard, immortaliser le nom, ainsi que par l'alpiniste anglais qui doit être considéré comme le véritable pionnier étranger des Alpes savoyardes. Et il était bien dû à Henri Mettrier, qui a tant, et si heureusement, résolu de problèmes dans ces Alpes, qui continue à les parcourir avec la même méthode et avec une passion sans cesse accrue, d'écrire ce qui, à l'heure actuelle, constitue la dernière page de cette belle histoire.

E. GAILLARD.

⁽⁵¹⁾ *Revue Alpine*, 1895, pp. 83-4.

⁽⁵²⁾ *Revue Alpine*, 1904, pp. 358-60.